

« Banc des réserves »

Diane Pavlovic

Number 46, 1988

Jeunes publics

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pavlovic, D. (1988). Review of [« Banc des réserves »]. *Jeu*, (46), 77–78.

«banc des réserves»

Texte collectif. Mise en scène : Philippe Laurent et Jean Lambert; scénographie : Daniel Lesage; costumes : Daniela Corradini, Anne Pierlot et Véronique Renard; musique : Roman; régie : Carmelo Cirrincione et Marino Pol; direction technique : Daniel Collette; direction de tournée : Christian Girard. Avec Monique Boxus, Dino Corradini, Brigitte De Ridder, Dominique Renard, René Sépul et Étienne Tombeux. Production des Ateliers de la Colline (Belgique), présentée à la Maison-Théâtre du 19 au 22 mars 1987.

six personnages en quête d'un rôle

Six jeunes, sélectionnés parmi 250 candidats, se rencontrent sur le plateau de tournage d'un film futuriste où ils doivent faire de la figuration. C'est peu de dire qu'ils sont fiers : ils débordent d'enthousiasme. Leurs costumes tape-à-l'oeil les enchantent, la perspective de côtoyer Giraudeau et Kaprisky les transporte vers des sommets extatiques, et le fait de rompre avec le quotidien et sa proverbiale grisaille réveille leurspires exubérances. Leur rêve se brisera peu à peu, cependant, à mesure qu'avance le tournage et qu'eux-mêmes restent confinés dans leur enclos, de plus en plus perplexes quant à ce film étrange où l'on tarde à les faire figurer.

Banc des réserves réfléchit sur l'avenir : celui de chacun des protagonistes et celui, plus général, de l'humanité. Les adolescents ici présents sont en pleine crise et tentent sans relâche de formuler leurs revendications. Réflexion et débat passent par la discussion; la scénographie, beaucoup plus sobre, malgré ses débordements graphiques, que celles des productions québécoises, s'efface volontiers devant la toute-puissance du texte et c'est par là, plus que par le lexique qui nous est distribué à l'entrée de la salle (intitulé «Pour mieux nous comprendre», il est accompagné d'un feuillet précisant la prononciation différente de certains mots), que ce spectacle belge témoigne le plus nettement, pour les spectateurs québécois, d'une culture distincte. Notre théâtre pour jeunes publics parle moins; cela dit, ses préoccupations se rapprochent sensiblement de celles que met en scène cette intéressante production européenne.

L'espace est découpé par un large plateau métallique qui s'incurve au fond de la scène et poursuit son ascension en convergeant au centre, pour se retourner encore et former l'ébauche d'un plafond. Une marionnette, posée en équilibre précaire sur ce toit de science-fiction, tombera brutalement sur le plancher avant le début du spectacle, donnant le ton au reste : les glissades verbales et physiques ponctueront toute la pièce. Chacun a ses tics de langage et ses obsessions, tous bougent et chutent sans arrêt sur un sol glissant où des câbles manipulent les personnages plus qu'ils ne les retiennent. Les adolescents apparaissent de la sorte comme les jouets d'une intention supérieure, comme de pauvres pantins n'ayant aucune prise sur ce qui les entoure et répétant, au fil de leurs dialogues, des phrases dont le retour incessant, dans la bouche de l'un ou l'autre, exprime le piétinement sans issue de leur situation : «J'ai faim», «Hugues travaille et il a notre âge»...

Ce «théâtre-vérité» est violent, délinquant : les costumes et maquillages élaborés, issus directement de la bande dessinée, font le pont entre le futurisme du propos et l'esthétique *punk* qui sous-tend tout le projet. S'il y a beaucoup de texte, en effet, il y a également beaucoup de couleurs — sinon dans le décor, froid et austère, du moins sur les personnages —, et beaucoup de mouvement — parfois, il faut bien le dire, en pure perte : la gestualité, peu contrôlée, se résout en oscillations constantes avec les câbles et en dandinements sur place; hystérie du corps... Dans cette orgie de fils, de maquillages et de mots, de transparences, de grillages et de jeux d'ombres, les adolescents font les cent pas, lancent des blagues qui tournent court, s'insultent et discutent sans arrêt, d'horoscope, de vols, d'amour, de criminalité et, avec une angoisse croissante, de manipulations génétiques.

Voilà d'ailleurs ce qu'ils en viennent à soupçonner que l'on veut exercer sur eux. Animaux de laboratoire livrés corps et âme aux mains de chercheurs anonymes, ils subissent plus qu'ils ne décident. Des moments de tournage, simulés pour eux — croient-ils — comme pour le public, donnent lieu à la profération en voix off d'indications de mise en scène, renforçant ainsi le caractère contraint et soumis de leur participation à cette aventure. Et s'ils réussissent tout de même, à la faveur d'une panne de courant, à se parler des vraies choses et à arriver ensemble à un mouvement de rébellion, cette révolte qui couve est tuée dans l'oeuf dès que l'héroïne se voit attribuer un costume neuf... Parmi ces jeunes, un homosexuel — cultivé et sensible, cliché oblige — fait plus ou moins la morale à ses confrères et consoeurs. Plusieurs partiront, réussissant à s'affranchir, et abandonneront à son sort le plus «courageux» de leurs compagnons. S'il reste, triste et un peu perdu, c'est par bravade, sans doute, mais surtout par manque de lieux plus engageants ou mener une vie stimulante.

On le voit, le constat social de cette production est très sombre. Pourtant, on a émaillé d'humour et de gadgets accrocheurs cette histoire de détresse, et on n'a pas voulu insister, du reste, sur le «message» qui filtre à travers elle. Si bien que la prise de position du spectacle, malgré tout, demeure un peu obscure. Il ne s'y passe rien sinon de l'attente — ce qui, en soi, est éloquent et constitue déjà un commentaire —, mais on meuble cette attente de balancements compliqués dans des échafaudages qui le sont encore plus, et de paroles un peu creuses qui ne réussissent pas tout à fait à former un *texte* véritable, comme si l'emprisonnement des personnages pouvait résumer à lui seul, pendant deux heures, le vide de leur existence et leur rage contenue. Peut-être est-ce dû à l'interprétation, très inégale — un seul des acteurs réussit à imposer son personnage du début à la fin; les autres, empêtres de tics, semblent mal à l'aise dans leurs rôles : il est difficile de jouer l'ennui et le désœuvrement, dans ces conditions, sans ennuyer soi-même —, mais le problème semble plutôt en être un d'achèvement. Tous les éléments d'un spectacle percutant sont rassemblés, et vraiment ce cri, tel qu'il est, réussit à toucher l'auditoire. Il y manque l'étincelle qui animerait l'ensemble et qui, l'articulant, donnerait lieu à une oeuvre marquante.

diane pavlovic